

## Samir AYADI

(Présentation par Jean FONTAINE, traduction de Roger MAURY)

Né à Metouia le 24 avril 1947, Samir Ayadi vient avec sa famille en 1950 à Tunis; enfant, il aimait déjà à écouter les histoires des vieilles gens, chez les coiffeurs, par exemple.

Il vit d'abord dans une atmosphère de théâtre. Dès 1964, il joue le rôle d'Œdipe dans la pièce de Cocteau, jouée par le lycée du Bardo. L'année suivante, au même lycée, il interprète le rôle de Landrieux, assure la mise en scène de *Morts sans sépulture* de Sartre et obtient le premier prix du Théâtre Scolaire. Il compose ensuite un texte dramatique en français, *La Distance*, sur la guerre au Viet-Nam, qui est joué également par le théâtre scolaire. La traduction arabe de ce texte (*Al-bu'd*) fut censurée par la Commission de contrôle en 1967 et ne put être représentée en public. La même année, avec Frej Chouchane, il adapte *Mahagonny* de Brecht, puis *Hamlet* pour la Radio. Il compose aussi *Les Rats*, pièce qui est montée avec des étudiantes. En 1968, il met en scène *Le jeu de la liberté*. En 1969, il adapte à la scène la nouvelle de Ezeddine Madani, *Ras al-Ghoul* (1), mais la pièce n'obtient pas le visa de la Commission de contrôle. *Le tableau des merveilles* est une de ses nouvelles adaptations. Le public a applaudi Samir Ayadi dans un des rôles principaux de *Qaryatî* (Mon village), de Hamrouni, l'été dernier. Enfin il vient de monter une nouvelle pièce *Al-Ghoul* (L'Ogre) d'après une idée de Mohamed Aziza.

Récemment, Samir Ayadi a écrit le scénario et les dialogues de *Inûb Allah* (Dieu y pourvoira) d'après le roman de Abdelkader Bencheikh, *Et ma part d'horizon* que l'on trouvera présenté dans ce même fascicule de la revue.

---

(1) *Râs al-gûl*, Tunis, Maison de la Culture Ibn Khaldoun, 1970, 56 p.

Mais Samir Ayadi est surtout connu pour son recueil de nouvelles. *Le vacarme du silence* (2). Il comprend dix-sept nouvelles écrites entre 1966 et 1969. Ces textes ne sont pas tous de la même veine. La nouvelle traduite ci-dessous se situerait plutôt dans la première manière de l'auteur : rythme métrique, monologue intérieur, sujet classique, langue proche du dialecte, jeux de mots. C'est Boris Vian et Jacques Prévert. Une deuxième étape pourrait être représentée par la nouvelle *Crâne dans un verre* ; genre fantastique, juxtapositions et répétitions inattendues. Un autre stade serait la description qui se cherche, de *A'ïsa*. Enfin, dans *Le Vomissement*, il joue avec les personnages et leur identification à des objets.

Ce recueil a suscité des commentaires variés. Frej Chouhane, dans l'introduction (3), tente de fournir quelques clés pour la lecture : « Le livre n'existe pas, le lecteur doit le créer avec l'écrivain. Il n'est pas composé selon des préjugés, il les déracine. La littérature est le refus de l'habituel, et la négation de l'oppression. Cette dernière est représentée par la pauvreté dans l'expérience de la nouvelle, le sous-développement, mais aussi la lutte pour le progrès, la prudence, la surveillance, le contrôle ». Selon lui, l'essai de Samir Ayadi est respectable, courageux, amer, dangereux, vivant. Il insiste enfin sur le rôle du rêve qui « influence la conscience par le dialogue critique, crée une nouvelle sensibilité sans fonction, permet à la liberté de se lier au réel, aboutit à des changements réels ». Les vrais héros du livre sont les mots.

Dans une série d'articles consacrés à ce recueil, Ezeddine Madani reprend ces idées et les développe (4). Il insiste en particulier sur les manifestations de la forme, nouvelles pour le public arabe : digression, monologue, flash-back, points de suspension, blancs dans le texte, mixage...

Quant à Mohamed Benamor, il intitule son étude : *Vers une langue qui se contemple elle-même* (5). On est ici devant

une interprétation formaliste : « Le texte est un discours muet qui tourne autour de lui-même. D'où des régions de tension et de repos : la création se situe entre les deux. Le pôle de repos le mieux évoqué serait *La mort dans le miroir* (p. 30) et le pôle de tension le mieux exprimé serait *Étincelles* (p. 94) ». Cette analyse permet au critique de donner un nouveau classement des nouvelles et de qualifier l'ensemble du livre de « Véritable révolte silencieuse ».

Et comme le public semblait ne pas avoir très bien compris ses explications, il revient sur le sujet deux mois plus tard (6). Et saisit l'occasion pour parler de la poésie de Samir Ayadi. Il affirme d'ailleurs que S. A. n'est ni un poète, ni un nouvelliste, mais simplement un écrivain.

(2) *Ṣaḥab aṣ-ṣamt*, Tunis, MTE, 1970, 209 p. Voir le compte-rendu de Hédi Grioui dans *La Presse*, 11 août 1970.

(3) pp. 9-23.

(4) *Al-'Amal*, 17, 24 et 31 juillet 1970.

(5) *Al-'Amal*, 2 octobre 1970.

(6) *Al-'Amal*, 4 et 11 décembre 1970.

## NOUS SOMMES LA, MERE !

Je n'ai pas le droit de lever la tête vers une grille rouge au fond de l'impasse. Je n'ai pas le droit de pénétrer dans l'impasse. Je n'ai pas le droit de jouer avec les enfants dans l'étroite impasse. Je n'ai pas le droit de reprendre souffle à l'ombre des murs délabrés qui bordent l'impasse. J'aime l'air de l'impasse. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de crier.

C'était la main de mon père et sa voix. C'était son ordre : Ne crie pas !

Sa main dans la mienne. Il me conduisait parmi les tas d'ordures dispersés dans les rues de notre quartier, étroites, sales, noires. Il me dit : Ne dis rien, mon enfant. Je me troublai, mes entrailles frémissaient, une vague amère d'inquiétude envahit mon être. Je me tus et restai silencieux. Il me conduisait parmi les tas d'ordures dispersés dans les rues de notre quartier, étroites, sales, noires. Des secousses que l'on eût dit électriques secouèrent mes paupières. Je n'y compris rien. Nous marchions, je sentais un poids sur les épaules, un lourd fardeau que m'ont imposé des gens agenouillés, enveloppés dans leurs cachabias, qui voudraient bien se mouvoir, mais qui n'y parviennent pas. Un cri muet dans des yeux ternes éclate dans des cachabias qui regardent un képi noir se promener avec orgueil en agitant un bâton blanc, grimaçant, s'esclaffant et criant : Silence, chiens !

Le silence brûle et blesse. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de crier.

C'était la main de mon père et sa voix. C'était son ordre : Ne crie pas !

Le soleil brilla un court instant à travers les nuages. Le cri du coq se fit entendre onze fois. La pendule résonna dans tous les coins de la maison qui ne laissait entrer aucun rayon de lumière pour l'égayer. Je me réveillai avant ma paresseuse grand-mère; cela ne me vaudra pas un morceau de chocolat, comme aux enfants des voisins. J'ouvris mon cartable avec précaution et j'en sortis ma règle pour aiguillonner les seins fébriles qui m'ont fait rire si souvent, qui me font rire, qui me feront rire, et qui si souvent me font pleurer parce qu'ils vont périr. Je les exciterai, je les aiguillonnerai; allons, crie et chante comme te l'a appris le maître :

Grand-mère, grand-mère  
Allons, lève-toi, grand-mère  
Voici le jour qui se lève,  
Lève-toi et prépare moi le café.

Mais ma grand-mère ne comprend pas mon innocence. Pourtant, aussi vrai que le prophète existe, je suis innocent. Grand-mère invoqua Dieu. Elle leva la tête, regarda et me trouva, devant elle, en train de rire; elle me maudit et, se soulevant sur le côté droit, elle me gifla.

Je te le jure, grand-mère, je suis innocent. Je posai la main et la règle sur ma joue gauche et je criai : Tu vas voir ! Je le dirai à ma mère, méchante ! Grand-mère éclata de rire au point d'étouffer. Ah ! grand-mère, vieille croulante. Si je saisissais ton cou entre mes doigts, je te jure, je serrerais, je le maîtriserais, je presserais jusqu'à ce que... Grand-mère se replongea dans le sommeil.

Je n'ai pas le droit d'étrangler ma grand-mère dans la maison délabrée. Je n'ai pas le droit de l'exciter, pour la réveiller et la rendre active dans la maison délabrée. Je n'ai pas le droit d'appeler les dormeurs à quitter les coins de la maison délabrée. Je n'ai pas le droit d'inviter ceux qui simulent la mort à se souvenir de la vie, hors de la maison délabrée. J'aime l'air de la vie. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de crier.

C'était la main de mon père et sa voix. C'était son ordre : Ne crie pas !

Son œil dans le mien. Il me prévenait de ce qui m'attendait si je portais atteinte au sommeil de ma grand-mère. Il me dit : « Mon enfant, ne fais rien ! » Mon nez et mes lèvres tremblèrent. Je faillis éclater en sanglots. Des gens en cachabias, agenouillés, se moquèrent de moi dans le silence du défendu. Ma mère m'a dit : « Tu dois susciter dans l'esprit de ta grand-mère l'amour du mouvement et de la vie pour qu'elle se lève et abandonne son coin, qu'elle fasse quelque chose d'utile pour elle ». Ma grand-mère ne comprend pas que son devoir exige d'elle qu'elle se remue pour prendre sa nourriture. Ma grand-mère croit que ma mère est avare, méchante, et qu'elle garde pour elle le morceau de chocolat. Ma grand-mère ne comprend pas que Dieu déteste les paresseux. Ma grand-mère croit que le mouvement et l'activité sont les devoirs des enfants et des jeunes. Ma grand-mère ne comprend pas que le mouvement et l'activité font partie de la vie. Ma grand-mère ne réalise pas que la vie appartient à celui qui se remue et qui agit, de même que tout vivant doit se remuer et agir.

Son œil dans le mien. Il me prévenait de ce qui m'attendait si je portais atteinte au sommeil de ma grand-mère. Il m'éloignait des gens en cachabias, agenouillés, pour que je ne leur parle point, pour que je ne leur fasse pas de clin d'œil. Il me dit : « Mon petit, ne fais rien ». Mon nez et mes lèvres tremblèrent, je ne fis rien. Il me menaçait d'un bâton blanc qu'il brandissait fièrement, prenant un képi noir, grimaçant, s'esclaffant et criant : « Voilà le père fouettard ! ».

Je n'ai pas peur du père fouettard. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de crier.

C'était la paume de mon père et sa gorge. C'était son interdiction : Ne crie pas !

Ah ! grand-mère, vieille croulante ! Si je pouvais saisir ton cou, je ne respecterais pas les propos du maître, ni, à mes parents, ne ferais plaisir. Ma grand-mère n'est pas ma mère. C'est ma mère que j'aime.

Grand-mère est retournée à son sommeil. Il me dit : « Mon petit, ne fais rien ». Mais je ne suis pas petit. J'ai quatre ans. Ma mère m'a donné le jour au milieu d'un horizon rouge immergé dans le soleil. Le soleil, père, est un astre très éloigné de la terre. Et la terre, père, tourne autour du soleil. S'il n'y avait pas le soleil, père, la terre ne tournerait pas, la terre n'existerait pas. Le soleil, père, est le pivot de la terre. Ma mère m'a donné le jour au milieu d'un horizon rouge immergé dans le soleil. La première année de ma vie, je faisais l'expérience de mon être. Le deuxième, je faisais l'expérience de ma mère. La troisième, je l'aimais. Et la quatrième année, c'est l'effort pour réunir notre terre et ma mère.

Père ! Ma mère appartient au clair soleil. Je vais ramasser du bois pour le vendre et acheter, avec son prix, ce cheval vert. Sais-tu, père, que je monterai ce cheval pour me plonger dans les horizons de ma mère ?

Je t'aime, fille du soleil.

Je n'ai pas le droit de ramasser du bois pour acheter le cheval. Je n'ai pas le droit d'avoir le cheval. Je n'ai pas le droit de vendre le feu qui me permettrait d'avoir le cheval. Je n'ai pas le droit de montrer aux cachabias comment on monte à cheval. Je n'ai pas le droit de dire aux cachabias : Votre salut n'est que dans le cheval. J'aime le cheval. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de parler.

C'était bien mon père, lui seul et nul autre.

Sa main sur mon cou. Il me poussait hors de la maigre forêt. Il me dit : « Ne ramasse rien, mon garçon ». Je plaçai quelques brindilles dans ma poche. Mon père s'en aperçut, il les retira et les jeta sur le sol. Le « maître du jeu » me disait : « Tu dois ramasser du bois et allumer du feu pour avoir le cheval. Tu dois faire lever les cachabias pour qu'elles repoussent avec toi les recoins de l'impasse. Tu dois déployer les plus grands efforts pour t'immerger dans les horizons du soleil. Tu dois rejeter toute résignation, jusqu'à ce que tu pénètres par la fenêtre du fond de l'impasse ». Sa main sur mon cou. Il me poussait hors de la maigre forêt. Il regardait le quartier dans sa totalité d'un œil blanc et noir. Il jetait un regard qui inspirait la frayeur sur les chaussures de tout le monde, au point qu'elles s'immobilisaient sur place. Comment donc ramasser du bois, Seigneur ? Comment allumer du bois ? Comment monter le cheval pour embrasser ma mère ? Car je n'aime pas cette pseudo-mère que mon père a choisie pour moi.

Je ne comprends pas la répudiation. J'ai huit ans. Ne me dis pas : c'est toi qui as répudié ma mère ! Toi, tu ne la connais pas. Ne dis pas : c'est une femme à la langue bien pendue ! Car il y a ici quelque chose de plus long : Ce squelette répugnant qui déambule avec un bâton blanc et un képi noir en se promenant, se rengorgeant, grimaçant, s'esclaffant et criant : « Qui peut me défier ? »

C'est moi qui vais te défier. Mais on m'a mis un bâillon sur la bouche qui m'empêche de parler.

C'était là mon père. Ah ! Quel malheur que mon père et son interdiction : « Tais-toi ».

Je t'aime fille du soleil.

Je me lavai le visage. Je mangeai un bout de pain. Je pris ensuite mon cartable et je sortis. Je passai devant la maison de la pseudo-mère. Femme à l'œil noir, tu n'es pas ma mère. Femme à l'œil noir, sors de notre maison. Je n'adore pas ce que tu adores et tu n'adores pas ce que j'adore. A toi, ta mère, à moi, la mienne. La pseudo me lança de l'eau froide. Je me moquai d'elle en riant et lui postillonnai à la figure. Elle me dit : « Tu verras quand ton père reviendra ! » Je lui répondis : « Raconte toujours... hé, Mbarka. D'ailleurs tu n'es pas bénie ». Ensuite j'ai décidé que je ne retournerai pas aujourd'hui dans cette maison. Je rejoindrai ma mère. L'insolente me répondit : « Ta mère est morte ». Je lui dis, furieux : « Que cela t'arrive s'il plaît à Dieu; tu verras, ma mère projettera ses feux sur toi ». Elle reprit, la sottise : « La justice a décidé que tu resterais à la garde de ton père; tu n'iras pas chez ta mère ». Je répondis avec ironie : « La justice, c'est moi. C'est ce que m'ont dit les créatures et c'est ainsi que leur esprit caché m'a parlé ». — « Va réciter ta leçon au maître, dit-elle, ça vaudra mieux pour toi ». — « Et toi, lui dis-je, va te faire voir ».

La pseudo-mère est dans l'erreur. Elle va se faire avoir lorsque ma mère projettera ses feux sur elle. Elle ne connaît pas ma mère et elle ne me connaît pas. Elle a le droit de ne pas me connaître. Car je suis loin de ma mère. Personne ne me connaît.

Le maître me dit : « Peux-tu me dire ton nom ? »

— Certainement pas, Monsieur. Mon père s'est séparé de ma mère et l'a enfermée au fond de l'impasse.

— Peux-tu me dire la relation qui existe entre ma question et ta réponse ?

— Bien sûr, Monsieur. J'appartiens à ma mère et si je ne rejoins pas ma mère, je perds toute mon existence et toute ma signification.

— Peux-tu me dire quelle est ta signification ?

— Non Monsieur, ma signification se trouve auprès de ma mère, et si je ne rejoins pas ma mère...

— Qui est donc ta mère ? Peux-tu me dire qui est ta mère ?

— Certainement Monsieur. Ma mère c'est celle qui a été enfermée dans ce balcon rouge, là-bas, au fond de l'impasse.

— Peux-tu me dire pourquoi elle a été enfermée dans ce balcon rouge ? Il faut qu'elle ait proféré de bien vifs propos à la face de ton père.

— Ce n'est pas un balcon, c'est une grille, rectifièrent les élèves.

— Non Monsieur, elle n'a pas seulement proféré de vifs propos. Elle a hurlé des propos libres. Mon père l'a enfermée, non parce qu'elle a proféré de vifs propos, mais parce qu'elle a hurlé des propos libres.

— Peux-tu garder le silence ?

— Jamais, Monsieur ! Qu'arriverait-il si ma mère enlevait son voile noir et montrait sa taille élégante aux yeux du soleil ? Qu'arriverait-il si elle voulait travailler et ramasser du bois pour les cachabias, pour qu'ils allument du feu ? Que se passerait-il si elle agissait ainsi ? Mon père dit que la coutume lui défend de travailler et de se montrer aux yeux du soleil, en toute clarté, sans voile. N'est-elle pas libre, en vérité ? N'est-elle pas la vérité-libre ? N'est-elle pas la liberté-vraie ? Qu'est-ce que vous nous avez appris, Monsieur ? Qu'arriverait-il si elle me disait : il faut que tu nettoies notre maison et notre quartier de leur noire saleté ? Qu'arriverait-il si nous voulions enterrer notre grand-mère ? Dieu ne déteste-t-il pas les paresseux ? Et qui a dit cela ? N'est-ce pas le Prophète ? Alors, qu'arriverait-il si nous voulions enterrer ma grand-mère, cette femme basement soumise sous la calamité de la contrainte paternelle ?

— Peux-tu garder le silence ? Tu es un enfant au teint pâle.

— Je ne suis pas un enfant au teint pâle, je suis fils de ma mère. Ne dites pas cela, Monsieur.

— Peux-tu te calmer ? Tu es fragile.

— Jamais.

— Peux-tu te tenir tranquille ? Tu es faible.

— Jamais.

— Ce n'est pas un balcon, mais une grille, reprirent les élèves.

Nous sortîmes de l'école avec pour devise : « Le paradis sous les pas des soleils », répétant la conjugaison du verbe « aimer sa mère » au présent et à l'impératif jusqu'à ce que nous ayons regroupé derrière nous des milliers de « j'aime ma mère » et des millions de « aime ta mère ».

A travers le regard haineux de mon père — mon père dont le regard fixe se perd dans le lointain — à travers son regard sans vie, nous nous précipitâmes dans l'impasse. pleins de joie. A travers le sourire nonchalant du maître, nous défonçâmes la grille du fond de l'impasse et l'impasse éclata, elle devint une avenue, toute illuminée, toute rouge, comme le soleil, ma mère. Mère ! Je viens à toi, mère. A travers le regard morne de ma grand-mère, je viens à toi. Regarde ! Le cheval m'a été donné en cadeau parce que j'ai forcé l'impasse. Regarde ! Tous se sont rassemblés pour me voir monter vers toi sur mon cheval vert. Regarde ! Le maître verse des larmes, les élèves se pressent autour de moi, et mon père est loin, très loin; il n'approche pas de moi. Regarde ! Le « maître du jeu » tend l'extrémité de ses doigts pour me fermer les yeux. Toi, ne les ferme pas. Monsieur, je t'en prie, donne-moi dix sur dix. J'ai bien appris ma leçon. « Celui qui craint d'escalader les montagnes vit pour l'éternité dans les bas-fonds » Non ! Ne le répétez pas. Laissez-moi monter mon cheval, mon cheval vert. Monsieur, ne me fermez pas les yeux. Eloignez-vous un peu de mon lit. Laissez-moi voir ma mère. Que je voie ma mère. Voici que vous vous éloignez peu à peu. Mon cheval vole. Mon cheval s'élève. Comme mes muscles sont légers. Comme l'horizon est magnifique. Comme la brise est agréable. Mon cheval s'élève. Laissez-moi voir ma mère, voir ma mère, voir ma mère, ma mère.

Paris, 1967.